

# La paléontologie du Verbe. Langage et Société dans l'œuvre de Pascal Quignard

Jolanta Rachwalska von Rejchwald  
UMCS, Lublin, Pologne

*Synergies Pologne* n° 7 - 2010 pp. 49-56

*Mais avant ? Rien qu'elle :  
une énergie sans âge.*

Robert Ganzo, Colère, IV

**Résumé :** *Ce qui interpelle tout lecteur de Pascal Quignard est le recours méthodique à l'étymologie. Pourtant, l'étymologisation n'est pas employée dans le but qui lui est souvent assigné dans les lettres : fonction explicative, démonstrative ou ornementale. L'étymologisation ne sert pas non plus à ostendre l'érudition de l'auteur qui, bien qu'intimidante par sa vastitude, se veut discrète. Au travers de l'étymologie, Quignard tente de resémantiser le langage dont le sens, dans les sociétés modernes, a été complètement dévasté. Quignard fait une tentative de rediriger l'attention de l'homme moderne vers l'Origine. Il entreprend donc une sorte de palingénésie du verbe pour renouveler le langage à la source qu'il nomme le Jadis, ce « primum tempus ».*

**Mots-clés :** *étymologie, origine, société, langage, silence*

**Abstract :** *One of the traits that singles out the Pascal Quignard's writing is undoubtedly a tendency towards etymological references. This writing technique is not just a formal procedure - a stylistic ornament or an exposure of the author's erudition. To Quignard's way of thinking, deciphering the first, original word's sense is just like a rough passage through the succeeding strata of time, for the word is a fossil and has its own stratific structure. The Quignard's artistic technique proves a completely respectful attitude to words and their meanings. These are the meanings and not just the words that Quignard, while writing, chooses so as to provide the contemporary language users with untamed confluences of sense.*

**Keywords:** *etymology, origin, society, language, silence*

Le lecteur moderne, vivant dans un monde *soumis à la dictature des horloges, [...] où la communication vide remplace la parole pleine, où l'emballage précède le contenu, comme l'existence l'essence* (David, 1994 :172), peut être, quelque peu, interloqué par l'écriture de Pascal Quignard, cette écriture *sidérante* (Deguy, 2000 : 217) qui fait taire sur nos lèvres toute parole facile et futile.

L'œuvre de Pascal Quignard constitue une sorte de *hapax* littéraire (Jankélévitch, 1957 : 117), car elle est unique en son genre et ne se laisse comparer à aucune réalisation littéraire contemporaine. Il faut expliquer aux lecteurs non avisés que cette « originalité » n'a pas été atteinte à coup de provocations ou d'événements médiatiques. Pour pouvoir comprendre la nature profonde de son écriture ainsi que la posture existentielle de Quignard-homme, il suffit de le lire : *Car il y est des hommes seuls, des ermites, des errants, des périphériques, des centrifuges qui furent les plus heureux des êtres* (OE, 146). Pascal Quignard est l'un d'eux : c'est un homme de la marge, de l'ombre, des limbes, des pourtours et des « circonlocutions », un passionné invétéré de la solitude et du silence et, ce qui n'a rien de paradoxal, du Verbe.

Cette passion l'a amené à une écriture solitaire et anachorétique dont l'exemple emblématique demeure son cycle, un polyptique intitulé *Dernier Royaume*, composé de six volumes. Mais son écriture n'est pas seulement solitaire à cause de sa prédilection pour la solitude. Son œuvre est tout simplement Autre, dissymétrique et joue le rôle d'un véritable contre-monde face au monde de la littérature moderne. Le « décolllement » de son œuvre par rapport à la production littéraire de nos jours vient du fait que Quignard va tout droit à l'encontre du *mainstream* de la littérature, écrivant toujours *en contrepoint [c'est-à-dire] en réplique de l'énergie principale* (OE, 97), ce qui débouche sur une œuvre inclassable, informatable, défiant toute tentative de définition. Cette œuvre, n'étant ni essai, ni fiction, ni autobiographie - un véritable hybride texturologique - déconcerte par sa profondeur ténue, intimide par son érudition discrète, déroute par la forme qui désavoue tous les protocoles littéraires. Quiconque s'est penché sur l'un de ses textes aura ressenti le tumulte générique qui s'harmonise avec la minutie et la sobriété de l'expression; il aura découvert, sous notre vieux vocabulaire épuisé, les mots *aux architectures austères* (Blanckeman, 2000 : 133), mais limpides de sens, qui se déposent, dans la mémoire du lecteur, comme la lie. Comment est-il ce langage dont les mots ont la pesanteur des choses pleines et graves ?

Chez Pascal Quignard les mots n'apparaissent jamais par hasard, car *Quignard est minutieux, vétilleux, pointilleux* (Viart, 2000 : 61). On pourrait dire qu'ils ne sont même pas choisis, mais élus, voire appelés à témoigner du sens. L'attention que Quignard porte aux mots a quelque chose de solennel et de grave. Les mots chez Quignard ont, dans leur timbre, quelque chose d'ultime, voire de paroxystique. Qui plus est, il y a quelque chose d'intimidant dans cette écriture extrêmement ascétique et solennelle qui ne tolère aucun mot inutile, aucun bibelot rhétorique. Cependant, il faut écarter d'emblée toute tentative de voir, dans ce geste scriptural, un acharnement stylistique d'un puriste attelé à traquer des imperfections langagières.

Ayant conscience du cadre modeste du présent article, nous proposons de circonscrire notre réflexion à l'analyse des enjeux d'une technique scripturale qui constitue l'un des traits emblématiques de l'écriture de Pascal Quignard, à savoir - le recours à l'étymologie. Pour l'étudier, nous avons constitué notre corpus textuel des œuvres de Pascal Quignard qui font partie de son cycle *Dernier Royaume*, tels que : *Les Ombres errantes* (2002), *Sur le Jadis* (2002), *Abîmes* (2002) ; cependant, ce choix ne nous empêche pas de nous référer ponctuellement à d'autres textes quignardiens, tels que *Une gêne technique à l'égard des fragments* (1986), *Petits traités* (1990), *Le Sexe et l'effroi* (1994), *Rhétorique spéculative* (1995) ou *Vie secrète* (1998).

## L' homo loquax

D'emblée, s'impose une question sur le sens qu'il faut conférer à sa prédilection pour l'étymologie. Pour en donner quelques éléments de réponse, il faut se tourner vers une opposition qui est aux fondements de la pensée quignardienne : le Verbe et la Société. Quignard propose même un agrégat langagier *le verbal-social* (VS,97) qui dénote une interpénétration conflictuelle de ces deux éléments. Or, pour vouloir comprendre les enjeux de son étymologisation, il faut commencer par l'image de la société contemporaine, telle qu'elle émerge dans les textes de Pascal Quignard.

Quignard conçoit la vie sociale scindée entre deux classes bien distinctes: *la classe des guerriers qui s'entre-tue sur les champs de bataille* » et de celle « *des marchands qui s'entre-dévore en criillant [...] sur les places des bourgs ou sur la surface des écrans gris* (VS,211). Ceux, par contre, qui détestent le bruit et le chaos, qui aiment la pénombre, le silence, les bibliothèques et autres anfractuosités qui s'ouvrent dans les interstices de la vie sociale, ont été relégués aux périphéries de la vie commune. Les gens des deux premières classes ont en commun un trait distinctif : la parole prolifique, papillonnante, fébrile, excessive et envahissante qui *dégoulin[e] de leurs lèvres* (PT,VIII,.94) prenant une consistance visqueuse. Car il faut savoir que Quignard a une horreur viscérale du bavardage et qu'il déteste, par-dessus tout, *la société de femmes et d'hommes qui parlent trop* (SLJ,8), autrement dit l'homo loquax et ces logorrhées qui assassinent. Les hommes modernes, ces *amoureux de surfaces* (David, 1994 : 172), vivant dans des [...] *grandes capitales des nations occidentales et nord-américaines* (VS,41), qui dilapident leur énergie en des rituels conformistes, tentent désespérément de combler, à grand renfort du langage, une béance qui se creuse en eux. Ces logorrhées modernes, explique-t-il, procurent à tous les angoissés, à tous les névrosés *la sensation de triompher de la complexité du monde* (Ernaux, 2008 : 18). Cependant, Quignard, cet exégète de la solitude, il essaie de fuir *la névrose déchirante et bavarde* (A,171) de l'humanité et de déchirer le continu, de stopper le flux verbeux de la foule qui charrie des mensonges, des signifiants dévalisés par le « vulgus ». Quignard pointe un aspect paradoxal de l'époque contemporaine qui se voit confrontée d'une part au trop-plein de la parole, à la pléthore verbale qui se métastase et, de l'autre, à la déperdition du sens.

Comme nous avons déjà dit, Quignard va à contre-courant de son époque; à cette modernité amoureuse des surfaces, il préfère la profondeur et le secret. Il déteste *toute turbulence* (SLJ,8), car ce qu'il cherche est la pensée qui tremble, frileuse, tapie dans l'ombre, dans la *quiétude inquiète* (Baudrillard, 1974 : 31-32). À ce monde des locuteurs, il propose la remontée vers les origines, le retour vers le monde de *l'infans* pour échapper à l'*empire social [...] violent, technique [...], bavard, plein de déchets et de ruines* (OE,102).

## Les vicissitudes du langage

Cette critique de la société contemporaine se reflète surtout dans son écriture. Quignard est un anti-phrasseur, se délestant de tout le bagage rhétorique. Il hait les textes excessifs qui charrient avec eux tout le tapage arrogant et prétentieux dont la modernité s'est encombrée. Dans *Une gêne technique à l'égard des fragments*, il dénonce cette propension de la modernité épuisée à produire non pas du sens, mais du texte qui prend des dimensions pathologiques. Qui plus est, cette tendance se propage vers d'autres

domaines de la vie moderne provoquant des boursoufflures, des monstruosités formelles qui hystérisent le vide déjà existant : *On s'irrite aisément de la nature si verbeuse, si croulante, épuisée, boueuse, disserte du texte suivi [...] ou du bavardage qui le gonfle. La plupart des articles, la plupart des mémoires et des essais, la plupart des des livres qu'on publie, ce sont de vrais clapettes du moulin* (GTF,60).

Au boursoufflé inutile, Quignard préfère le dépouillé, la matière primitive, originelle : *il cherche la boue* (OE,103), il traque le *langage in germinae, semence originare, germinative [...]* (RS,30-31), cette mollité qui regorge de sens, ce consentement silencieux du brut de la langue. C'est là, au creux de son écriture, *in angulo* du texte, qu'il dépose sa pureté pour *la mieux dérober au profane insultant* (Vigny : 107) ; c'est là dans *des asiles de mots aux architectures austères* (Blanckeman, 2000 :133) qu'il cache son secret devant les gens qui *vivent dans la rumeur* (Hugo, 1869 : 14). Qui plus est, Quignard croit intimement que le langage pervertit l'homme, le dénature. L'une des idées conductrices de son œuvre consiste à croire que la modernité est habitée par le signifiant sans signifié (OE,99). Il s'ensuit la critique féroce de la société contemporaine qui est associée à la prolifération, à l'inflation de la parole. En plus, ce qu'il souligne le plus, c'est la nature conflictuelle, agonistique du langage qui provoque la désunion, qui sème la zizanie.

Ce qui semble intéressant dans notre perspective, c'est une équivalence qu'il établit entre le langage et la société : *Si le langage apparaît, l'union disparaît. Si le langage apparaît [...] la société apparaît, [...] le pouvoir, la hiérarchie [...]* (VS,204). Par ailleurs, ce qu'il faut accentuer avec force, c'est une attitude pleine de méfiance par rapport au langage : *le langage est un mentir* (OE,49), dit-il, et il continue que les mots sont *les choses suspectes, futiles* (VS,78). Il prétend que *Rien ne s'exprime vraiment à l'aide du langage* (VS,215), que *le langage n'est pas un outil du bonheur* (VS,77). Qui plus est, il met en valeur la dimension prédatrice du langage, son côté incisif et envahissant : *[...] parler est un moyen d'investir autrui et d'en coloniser la maison intérieure* (VS,86). Mis à part l'agressivité du langage, Quignard souligne la puissance matricielle du dire qui est encore plus forte que le contenu sémantique des paroles proférées :

*Il y a dans le langage - [...] une carence qui fait que le dire n'y sera jamais achevé. Il y a dans la capacité humaine de dire [...] une puissance expressive et dévastatrice qu'aucun dire résultant de ces langues ne saura exprimer. L'ambition de toute expression dépasse l'exprimé qui précède* (A,237).

Cette prolifération menaçante du dire est un produit dégénéré du langage épuisé, fatigué qui demande à être renouvelé et redynamisé.

### L'étymologisation ou le retour au *primum tempus*

Cette conception du langage permet de mieux réaliser tous les enjeux de l'étymologisation qui interpelle tout lecteur, même distrait, de Pascal Quignard. D'emblée, s'impose une explication. Le recours à l'étymologisation, essentiellement latine, n'est, chez Quignard, réductible à aucune babiole stylistique ; il ne s'agit pas non plus du déversoir d'un flux érudit. Enfin, il faut se rendre à l'évidence que l'étymologisation chez Quignard ne fonctionne pas comme dans la plupart des textes qui en font l'usage : elle n'est aucunement explicative, démonstrative ou argumentative. L'étymologisation quignardienne est

beaucoup plus qu'une simple méthode de travail : c'est tout un dispositif complexe englobant son Œuvre et sa Vie. Quand Quignard néologise, il fait du neuf avec du vieux en puisant à l'Origine de tout : *une étymologisation [...] est une sorte de chambre d'écho du sourdre ancien de la langue [...]. L'étymologisation ne fait pas preuve [...] mais ressource. Latinisante principalement, cette néologisation « philarchique », si j'ose dire, retrempe la langue à son sourdre comme Déméter l'enfant de Céléos dans un bain de braise pour l'immortaliser* (Deguy, 2000 : 225). Quignard fait comme s'il voulait faire venir les mots à leur source première, originelle pour les laisser s'imprégner de la sève matricielle.

À quoi cette étymologie lui sert-elle ? Pourquoi Quignard va-t-il jusqu'à interroger les étymologies obsolètes, pourquoi désire-t-il dépoussiérer les sens oubliés ? Pour répondre à cette question, Quignard rappelle une pensée d'Aristote qui *soutenait que la signification généalogique resémantise chaque mot* (SLJ,168). En actualisant le sens étymologique du langage, il se retourne vers *la langue souche, la langue protomaternelle* (SE,244), la langue du Jadis : *En livrer l'étymologie, c'est faire remonter les puissances anciennes : leur donner l'élan d'un surgissement* (Viart, 2000 :70). L'étymologie provoque donc cet effet de choc, déclenché par le surgissement des valences sémantiques reléguées aux oubliettes langagières ou, tout simplement, négligées. Par un effet de recontextualisation temporelle, l'étymologie déloge, délocalise et décape le sens ; en plus, elle fait sortir les mots des ornières du sens commun pour qu'ils puissent se remettre à signifier à nouveau. Mais, avant tout, grâce à l'étymologisation latine, Quignard entreprend une grande tâche d'enrichir le sens abstrait par des valences qui évoquent le corps, car ce sont elles qui préservent la mémoire de ce qui fut.

L'étymologisation quignardienne dénote la volonté de lester les mots de leur origine, ce qui veut dire les situer dans le temps, créer des arcs et tensions entre le contemporain et l'ancien, voire l'originel. Ce qu'il faut faire remarquer, c'est que le procédé d'étymologisation signifie la modification du vecteur de son regard - de l'amont vers l'aval ; par ce fait, il parvient à redynamiser le langage, à reconfigurer l'aire sémantique des mots. À notre sens, ce qui est primordial, c'est le vecteur de cette relation - le principe de la rétroaction, car il explique le décalage inconciliable entre l'écriture de Quignard et la modernité. Quignard, lui, il vit et écrit, la tête tournée en arrière, tel le mythique Orphée. Selon la logique de son écriture et de sa pensée, c'est là, dans la temporalité, que gît le plexus nerveux de sa conception. L'origine et le Jadis constituent un grand germinatoire vers lequel les modernes doivent retourner.

Cette entreprise d'étymologisation dans l'œuvre de Quignard résulte de sa critique de l'usage que les gens contemporains font du langage. Il est convaincu que les mots, à force d'être employés et reemployés s'usent, se vident progressivement de leur substance, de leur capital sémantique ; enfin, ils s'épuisent devenant des signifiants creux en quête de sens. Le recours à l'étymologie « réveille » les mots habitués à être pris au sens commun. En l'occurrence, c'est l'usage disconvenu, qui fait appel à leur substance immémoriale et endormie, qui peut redynamiser leur pouvoir évocatoire, pour donner plus de sens au sens, pour modifier, en définitive, *les configurations du parlable* (Schlanger, 1983 : 157).

## Le verbe fossilifère

La relation de Quignard au Langage résulte immanquablement de sa conception du passé qui, selon lui, est co-extensif au présent et au futur, qui est aussi réel que le présent : *Le passé vit aussi nerveusement et aussi imprévisiblement que le présent* (OE,40). Pour Quignard qui dit Verbe, dit Temps. Cette conviction trouve son développement dans une image du Verbe conçu comme un fossile : *Le temps n'avance pas, il s'incrute, s'encerclé, s'additionne [...]* (SLJ,41). À l'instar du temps, le verbe acquiert dans son œuvre une dimension feuilletée, devenant une sorte de concrétion linguistique composée des couches successives qui s'enroulent l'une sur l'autre. De cette conception géologique, minérale du Verbe découle sa méthode de l'usage du mot. Il explique que pour parvenir jusqu'au fond même du sens, il faut découvrir toutes ses strates successives, les déplier attentivement. Car le mot, tout comme le temps, est fossilifère. Dans les profondeurs abyssales du Verbe se cache *la souche du vrai* (SLJ,58), car les mots, riches de leur phylogenèse sémantique, font partie d'une *langue où les morts parlent* (SLJ,167). Cela veut dire que les mots sont cumulatifs, qu'ils ont la structure stratifiée. Le propre de l'écriture quignardienne consiste donc à se référer aux sens anciens, enfouis parmi les strates du temps. Creuser les étymologies, c'est, selon lui, pratiquer « re-velatio », (étym. « tirer le *velum* »), faire advenir l'événement, faire surgir l'inattendu au sein du milieu linguistique. C'est cette pérégrination à travers les couches du sens qui explique la nécessité de rebrousser le chemin, de remonter le cours du temps pour aller de l'aval vers l'amont. Le vrai du sens est dans l'*involutio* et dans le *regressus*. Pour resémantiser l'argile langagière et la doter d'un sens neuf, il faut changer de vecteur : il faut regarder en arrière avec cette détermination inquiète qui était celle d'Orphée. Il faut attentivement déplier les couches, les sédiments, les strates, les enroulements, les nœuds qui s'opposent à la logique de la ligne droite, de la prospection aveugle.

Dans cette perspective, la signification serait un processus involutif, régressif. Connaître le sens du mot équivaldrait donc à une sorte d'immersion dans le temps pour observer la transmigration du sens entre les strates temporelles, toute cette vie secrète du langage. Par conséquent, l'étymologie nous ramène à l'idée du profond, du stratifié, du rythme involutif. On abandonne la rectitude triomphante de la progressivité du monde moderne et la signification épidermique, hâtive et « jetable » qu'elle génère. D'ailleurs, cette conception stratifiée du verbe et du temps concerne la totalité de la nature humaine, car *[l]a structure intérieure des hommes est cumulative. Le passé est le père de l'intériorité. Toute connaissance de soi aboutit à la remémoration de l'histoire et à la récapitulation de la phylogenèse* (PT,V,53).

## La palingénésie du verbe

Cependant, il ne faut pas oublier que ce caractère fossilifère ôte au langage toute détermination. Du coup, la langue apparaît comme une concrétion formée de sédimentations successives, ce qui ouvre des perspectives vertigineuses de compréhension : *cette absence de détermination dans le passé linguistique rend la phrase abyssale* (SLJ,169). De la sorte, la langue serait à comparer à un puits pourvu de nombreuses margelles.

Cette resémantisation étymologique résulte donc de la décontextualisation soudaine du mot qui, sorti des ornières de l'usage commun, libère des sens nouveaux. À ce

propos, Quignard parle du *trouble* (J,169) qui naît de cette pérégrination à travers la généalogie du sens ; il parle du vertige temporel qui saisit tout un chacun qui se décide d'entreprendre ce périple à travers les millénaires. Cette perte soudaine de l'équilibre, sous le coup d'une recontextualisation étymologique, révèle la démarche de tout écrivain-penseur qui doit oser dérégler, déstabiliser son dictionnaire et de faire stopper les mots dans une chute libre dans l'abîme de l'emploi commun. Il fait tout pour leur faire changer de direction : *Un sens qui perd pied et se renverse sur le dos de sa source. [...] Un sens qui tourne sur lui-même et qui tombe en arrière de soi* (SLJ,169). *Car le vrai penseur doit penser dans leur genèse ou dans leur invention les mots qu'ils utilise* (SLJ,169).

La société contemporaine aveuglée par la trajectoire linéaire, par la ligne droite, par le *telos* rejette tout ce qui n'est pas continu, qui n'est pas dans la progression. Quignard propose donc un rythme diamétralement opposé : circulaire, involutif, regressif, intimiste, étymologique et non pas progressiste, parce que *tout ce qui a un sens suppose un revenir* (OE,72).

Les mots chez Pascal Quignard sont amassés précautionneusement, avec beaucoup de respect, passés au crible, l'un après l'autre. Car le mot, dénoyauté de ses couches, séparé de tout le tumulte phrastique qui l'accompagne souvent, retrouve soudain tout son pouvoir évocatoire. Pascal Quignard hait les textes excessifs qui charrient avec eux tout le tapage arrogant et lourd dont la modernité s'est encombrée. Il dénonce les leurres de l'éloquence moderne qui hystérise le vide. La rhétorique semble constituer cette boursoufflure phrastique qui entrave l'acheminement du sens caché dans le *silentium loquens* (PT,VII,49).

Car c'est dans ce *prélude silencieux* (OE,137) que germe la littérature. Logiquement, l'écriture de Quignard est donc une mise au silence, elle tend intérieurement au silence, loin des tumultes de la modernité tapageuse, ivre de progrès : c'est une *écriture poétique qui [...] met au secret le langage pour le forcer à atteindre la part de l'être à lui rétive* (Blanckman, 2000 :135). Lire Quignard donne l'impression de quitter le sonore et de vivre avec lui *dans l'angle mort du social et du temps. Dans l'angle du monde* (VS,220).

Quignard, cet *outrépasser qui donne envie de passer outre* (Bellemin-Noël, 2000 : 59), essaie de nous faire comprendre que la modernité est névrotiquement attachée au Verbe, que nous vivons dans des sociétés linguistiques, dans le régime du Verbe tout-puissant qui s'est incrusté dans nos corps. Mais pourtant, il faut comprendre que *le bonheur est asémantique, que tout n'est pas symbolique, tout n'est pas linguistique, tout n'est pas abstraction* (SLJ,211). Quignard veut nous faire convaincre que *rien ne s'exprime vraiment à l'aide du langage* (VS,215). Il est donc essentiel de se rendre à l'évidence que le vrai sens s'agrège ailleurs, *in alio loco*, dans une narration plus primitive que le langage - dans le corps - dans les traces matérielles que nous laissons en vivant, dans la moëlle du vivant.



## Notes

Pour ne pas alourdir les références intra-textuelles, les œuvres de Pascal Quignard seront désignées par des abréviations suivantes, accompagnées directement par l'indication de la page : *Vie secrète* (VS), *Les Ombres errantes* (OE), *Sur le Jadis* (SLJ), *Abîmes* (A), *Petits traités* (PT), *Rhétorique spéculative* (RS), *Une gêne technique à l'égard des fragments* (GTF), *Le Sexe et l'effroi* (SE).

## Bibliographie

- Baudrillard, J., 1974. *Société de consommation*. Paris : Denoël.
- Bellemin-Noël, J., 2000. « Du *fascinus* comme nouement ». *Revue des Sciences Humaines*, n° 260, pp. 39-59.
- Blanckeman, B., 2000. « *Vie secrète* ou le titre capital ». *Revue des Sciences Humaines*, n° 260, pp. 133-145.
- David, C., 1994. *La Beauté du geste*. Paris : Maren Sell/Calmann-Lévy.
- Deguy, M., 2000. « L'écriture sidérante ». *Revue des Sciences Humaines*, n° 260, pp. 217-235.
- Ernaux, A., 2008. *Les Années*. Paris : Gallimard.
- Hugo, V., 1869. « Fonction du poète ». *Les Rayons et les Ombres*. Paris : J. Hetzel et Cie.
- Jankélévitch, V., 1957. *Le Je-ne-sais-quoi et le presque-rien*. Paris : PUF.
- Quignard, P., 1986. *Une gêne technique à l'égard des fragments*. Paris : Fata Morgana.
- Quignard, P., 1990. *Petits traités I-VIII*. Paris : Maeght éditeur.
- Quignard, P., 1994. *Le Sexe et l'effroi*. Paris : Gallimard.
- Quignard, P., 1995. *Rhétorique spéculative*. Paris : Calmann-Lévy.
- Quignard, P., 1998. *Vie secrète*. Paris : Gallimard Folio.
- Quignard, P., 2002. *Abîmes (Dernier Royaume III)*. Paris : Grasset.
- Quignard, P., 2002. *Les ombres errantes (Dernier Royaume I)*. Paris : Grasset.
- Quignard, P., 2002. *Sur le Jadis (Dernier Royaume II)*. Paris : Grasset.
- Schlanger, J., 1983. *Penser la bouche pleine*. Paris : Fayard.
- Viart, D., 2000. « Le moindre mot. Pascal Quignard et l'éthique de la minutie », *Revue des Sciences Humaines*, n° 260, pp. 61-73.
- Vigny, A., de. 1844. « La Maison du Berger ». In : Darcos, X. et al., 1986. *Le XIX<sup>e</sup> siècle en littérature*. Paris : Hachette.